

Maud (pleurant).—Frantz ! oh ! Frantz.
Frantz (la contemplant quelques instants).—Mademoiselle, vous devez comprendre qu'après ce qui vient de se passer, nous sommes l'un et l'autre dans une étrange situation. Ne vaudrait-il pas mieux ne plus nous revoir et en ce qui me concerne, cesser par suite, d'être votre professeur. (Maud sanglote) Je suis cruel sans doute, mais tout me force à parler et à agir ainsi.

Maud (fière).—Alors vous me chassez ?
Frantz.—Vous chasser, non ; mais il vaut mieux détruire le mal dans son germe, que d'attendre qu'il soit devenu incurable.

Maud.—C'est bien, Monsieur, je partirai. (Elle remonte la scène et va chercher son chapeau placé sur une table). Alors, c'est pour ma plaisanterie ?

Frantz.—Non (avec un soupir). Elle était charmante !
Maud.—Pourquoi alors ?

Frantz.—Parce que je suis las de souffrir. Hélas ! je ne me doutais pas qu'aimer puisse à ce point troubler l'âme toute entière. J'ai la tête en feu, la poitrine comme dans un étouffement, il me semble que j'étouffe. On a bien raison de dire qu'on ne doit jamais être sûr de son cœur. Pourtant, j'ai lutté, mais ma raison a été vaincue par la violence de mes sentiments.

Maud (prête à sortir, son rouleau de musique sous le bras, une ombrelle à la main, elle se dirige vers la porte du fond).—Adieu, M. d'Hersthal.

Frantz.—Adieu, Mademoiselle. (Il la suit des yeux et au moment où elle ouvre la porte) : Maud ! (Frantz s'est laissé tomber sur un siège, la tête dans les mains).

Maud.—Monsieur, qu'avez-vous ?

Frantz.—Je ne puis.

Maud.—Je vous en prie.

Frantz.—Oh ! non, c'est impossible.

Maud.—Et si je disais... à genoux ?

Frantz.—Ne me torturez pas !

Maud.—Eh bien, c'est moi qui vais le dire ce qui ce passe dans votre âme. Je connais le sentiment qui agite votre cœur ; Frantz d'Hersthal, tu m'aimes... dis ! Est-ce vrai ?

Frantz.—Mademoiselle ! (Maud lui prend les mains et le regarde dans les yeux).

Maud.—N'essayez pas de nier, car depuis longtemps je vous ai deviné. Oui, tu m'aimes avec toute la force de ton âme, toute la passion de ton être. (Il cherche à se dégager). Tu entendas tout ! si je fus cruelle, c'était pour mieux lire en ton cœur et, connaissant ton amour, savoir si je devais y répondre.

Frantz.—Maud !

Maud.—Ta voix suppliante prononce maintenant mon nom. Cependant, chassée par toi, honnie de ta présence, tu as refusé de croire que je pouvais aimer. Ah ! Frantz d'Hersthal, maintenant je me vois bien vengée.

Frantz.—Que dites-vous ?

Maud.—Je dis que je vais partir et, une fois loin, bien loin, je serai la femme d'un autre. Et toi, ton cœur sera torturé par mon souvenir ; mon image sera toujours là devant toi ; la nuit dans tes rêves tu me verras et alors ouvrant les bras...

Frantz.—Maud, grâce !

Maud.—Je serai à un autre.

Frantz.—Mais tu ne vois donc pas que je t'adore ?

Maud.—Ah ! tu l'as dit, enfin !

Frantz.—Oui, je t'aime ! Mon cerveau en feu ne trouve pas d'expressions pour te le dire ; mais laisse-moi te regarder et dans mes yeux, tu liras mieux ce que je pense.

Maud (avec ravissement).—Frantz, ô Frantz !

Frantz.—Je voudrais pouvoir rester là, devant toi, à te contempler !

Maud.—Me crois-tu maintenant ?

Frantz.—Pardonne-moi ?

Maud.—Puis-je aimer ?

Frantz.—Comme une lionne.

Maud.—Et les Américaines ?

Frantz.—Adorables !

Maud.—Et... le flirt ?

Frantz.—Ah ! non par exemple !

Maud.—Soit, je te le concède ; le flirt est une vilaine chose et jamais pour ma part...

Frantz.—Bien sûr ?

Maud.—Tu le sais.

Frantz (Gravement).—Si nous continuions notre leçon ?

Maud.—Alors, vous ne me chassez plus ?

Frantz.—Méchante.

Maud.—Vous serez toujours mon professeur ?

Frantz.—Mais ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, que c'est une étrange leçon que celle-ci ?

Maud.—Il est vrai...

Frantz.—Et que je suis un curieux professeur ?

Maud.—Aussi ?...

Frantz.—Je vais, si vous le permettez, ajouter un substantif plus doux et surtout plus en rapport avec nos sentiments.

Maud.—Dites ?

Frantz.—Supposons que vous deveniez ma petite femme ?...

Maud.—Sa femme.

Frantz.—Refuse-tu ?

Maud.—Non ! alors vous m'aimez un peu ?

Frantz.—Tu le sais bien.

Maud.—Et pourquoi ?

Frantz.—Ne le demande pas, c'est si naturel...

Maud.—Si naturel ? pardon (montrant la musique). C'est... Si bémol.

Rideau

J.-JÉHIN PRUME.

LES LAPSUS CELEBRES

On pourrait faire un volume de toutes les erreurs, bêtises, étourderies échappées à nos plus grands écrivains, à nos meilleurs orateurs. Dans la hâte de l'improvisation ou la fièvre de la composition, combien de lapsus leur échappent qui font la joie un peu cruelle et injuste des auditeurs ou des lecteurs. Est ce manquer de charité que de les reléver et de les reproduire ? Un peu, sans doute, mais comme les auteurs furent les premiers à en rire de bonne grâce, on peut, sans grands remords, offrir au public ce petit divertissement vraiment inoffensif. Tout ce qui suit n'enlèvera rien à la gloire et ne nuira pas à la réputation de talent de ceux qui en font les frais.

Nous en avons publiés une série dernièrement, en voici une nouvelle :

De Fénelon : " L'eau est faite pour contenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux ".

De Chateaubriand : " L'enseignement philosophique fait boire à la jeunesse du fiel de dragon dans le calice de Babylone ".

De Voltaire (Lettre à Diderot, 1775) : " Le Christianisme, c'est-à-dire la religion du Christ ".

De Bossuet : " Dieu est partout, même là où on ne croit pas qu'il soit ".

De Thiers : " Le climat de la Provence qui serait froid si un soleil torride..."

D'Emile Zola : " Le plaisir, cette sensation agréable..."

Du même, dans Rome : " Il se vêtait de ses vêtements... Du même encore, dont la Faute de l'abbé Mouret : " Et étouffant ses sanglots elle essuyait de ses doigts des larmes qui coulaient de ses yeux "...

De François Coppé : " Elle venait de s'asseoir entre ses deux filles, deux jumelles âgées l'une et l'autre de dix-huit ans ".

De Louis Havin (Le Siècle, janvier 1860) : " Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger..."

De M. Joseph Bertrand, l'académicien, dans un article de la Revue des Deux-Mondes : " La foi chez lui était tiède et le zèle catholique très petit. Il était de ceux qui n'entendent la messe que d'un genou ".

De M. Francisque Sarcey : " On désirerait dans le chant de Mlle Gilberte un peu plus de légèreté de main ". Du même : " Le piquant de la plaisanterie, c'est d'être émuoussée ". Du même encore : " La voix de Mlle Marguerite Ugalde est fort belle et on trouve dans sa diction la main de sa mère..."

De Napoléon III : " De la richesse d'un pays dépend la prospérité générale."

De Xavier de Maistre : " Saint Jean-Chrysostome, né à Antioche (Asie) ce Bossuet Africain..."

De M. Bruyn, ministre de l'Agriculture en Belgique : " L'étalon brabançon sera la poule aux œufs d'or de la Belgique."

Du président Bérard des Glajeux à l'accusé Lamiette : " Vous avez de bons antécédents. Je ne vous en fais pas un reproche ! "

D'un rédacteur au Journal des Débats : " Ces projets éclorent dans les ministères et couvés par leurs auteurs n'arrivent jamais à bon port ; leurs lambeaux jonchent les couloirs."

D'Alexis Bouvier ; il a été parlé dans une phrase antérieure d'une certaine fiole : " Le misérable se précipita sur l'enfant, il lui saisit la tête et lui en vida le contenu dans la bouche. Le pauvre petit retomba suffoqué."

De M. Pouquery de Boisserin, député : " Votre main droite sait sans doute ce que fait votre main gauche, mais elle ne le dit pas ! " Louons sa discrétion.

D'un autre député, M. Cazauvielh, père, mort aujourd'hui : " Les marins sont des hommes utiles et nécessaires sans lesquels la marine n'existerait pas."

D'une femme de lettres, Etincelle : " C'est à croire que les roses, les jasmins, les anémones et les œillets font comme les habitants et se hâtent de fleurir."

D'un romancier du Petit Journal : " Les fonctionnaires dont le rond de cuir avait obstrué le cerveau."

Du même : " A seize ans, elle était magnifique... Sa taille se prenait entre les dix doigts d'une main ordinaire."

D'un feuilleton de M. Jules Mary : " Daniel ne répondit pas. C'était la première fois qu'il parlait ainsi de son père."

D'un romancier de l'Eclair : " Il ronflait comme seuls ronflent les cœurs innocents." Bien bruyant alors le sommeil du juste.

D'un autre feuilletonniste : " Qu'aurais-tu dit, si ce mari trahi t'avait tué ?... Ne l'aurais-tu pas accusé de barbarie ; n'aurais-tu pas invoqué ta jeunesse, celle de ta complice, etc."

Du même : "...barbe de bouc, hérissée de stupéfaction, un binocle sur le nez, dont il essuie soigneusement les verres..."

De Gozlan : Poitiers, son berceau natal..."

D'Alexandre Dumas, dans le Collier de la Reine : " Ah ! ah ! fit-il, en portugais." Nous avons trouvé dans un roman feuilleton cette phrase, qui peut servir de pendant à la précédente : " L'hidalgo vida d'un trait son verre et fit claquer sa langue en espagnol."

D'Aurélien Scholl : " Il y a là des corbeaux noirs..."

De Maxime du Camp : " A gauche de ce temple, s'élève un édifice de trois étages percé de fenêtres irrégulières, revêtu de beaux bas-reliefs, et unique en son genre, car il est le seul semblable qu'on rencontre en Egypte."

De Balzac : " Le bruit du galop de son cheval qui retentit sur le pavé de la pelouse diminua rapidement."

D'Alfred de Musset, dans Marrons du feu :

L'esturgeon monstrueux soulève de son dos
Le manteau bleu des mers, et contemple en silence.

On pourrait continuer à l'infini les citations ; la place me manque. J'aime mieux finir par ce délicieux extrait d'un discours prononcé en 1897 par M. Ribet, avocat général à Bordeaux. Il s'agit de la réforme de l'instruction criminelle :

" L'arme forgée par le législateur de 1808 pour le juge d'instruction se trouve faussée, dit l'orateur. La main qui veut la redresser en la conservant devra être doublement gantée de velours, car sur le vieux tronc ne fleurit plus qu'une fragile tige faible bien qu'heureusement elle rattache le passé au présent dont une face est tournée vers l'avenir que nous devons souhaiter toujours meilleur avec la Justice pour nous."

Un lapin à qui déchiffrera ce rébus.

MARCEL FRANCE.

